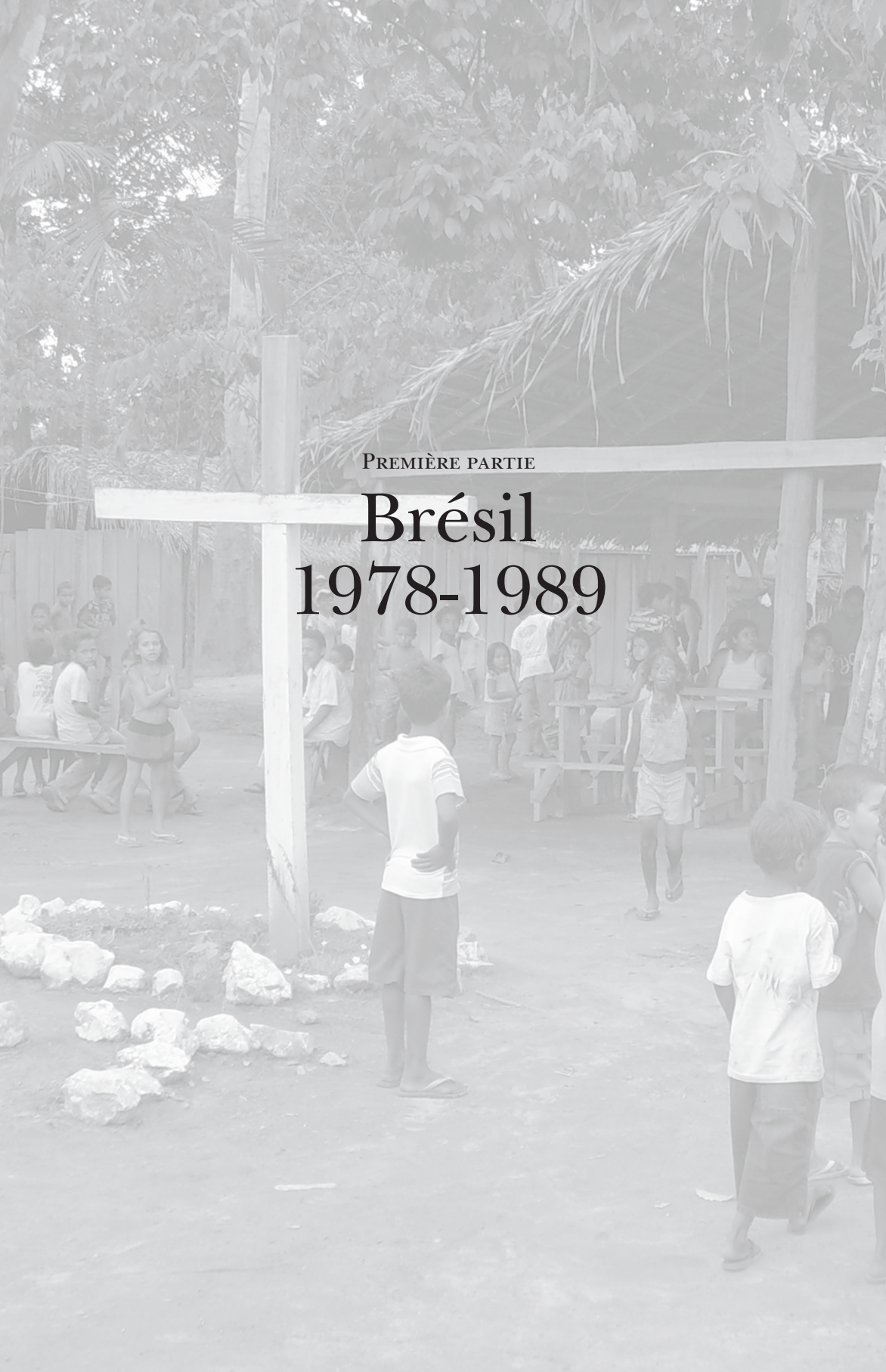


A faded black and white photograph of a village square. In the foreground, a young boy in a white t-shirt and dark shorts stands with his back to the camera, looking towards a group of children. To the left, several children are sitting on a wooden bench. In the background, a building with a thatched roof is visible, and more children are standing around. The scene is set in a rural area with trees and a dirt ground.

PREMIÈRE PARTIE

Brésil 1978-1989

Carte 1 : Le Brésil d'Henri Burin des Roziers



Rio de Janeiro, vendredi 15 décembre 1978 – 10 h, heure locale

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Me voici à Rio de Janeiro en transit avec cinq heures de retard.

Au départ de Roissy, une demi-heure de retard car un altimètre ne marchait pas.

À Dakar après avoir décollé, impossible de rentrer le train d'atterrissage. Il a fallu revenir et attendre quelque cinq heures pour que ce soit réparé. Mais je dormais et ne me suis pas aperçu de grand-chose.

Ici le temps est couvert et ma foi je ne regrette pas mon blouson.

Pour une fois que je prends l'avion ça en vaut la peine : un repas festin avec du caviar (d'Israël !!!) un petit-déjeuner pantagruélique et des bébés charmants d'une famille argentine qui dormaient à côté de moi. Il y avait aussi un film.

Je vous laisse pour aller faire un petit tour et essayer de voir ce fameux Pain de sucre¹ que je n'ai toujours pas aperçu.

Je vous embrasse.

Henri

PS : Je vous réécrirai de São Paulo.

*
* * *

1. Le Pain de sucre (*Pão de açúcar* en portugais) est un bloc de granit qui domine la baie de Rio de Janeiro et culmine à 396 mètres. Ce nom lui fut donné par les Portugais au XVI^e siècle en référence à la forme des blocs de sucre placé dans des moules en argile à l'époque du commerce triangulaire.

São Paulo, le 15 décembre 1978

CP 7173

01000 São Paulo SP

Brasil

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Me voici donc au couvent des dominicains à São Paulo. Le Provincial, le père Pervis², et un autre frère étaient venus m'attendre à l'aéroport. L'avion avait cinq heures de retard et les pauvres ont dû attendre de 7 heures 30 à 12 heures 30 à l'aéroport distant de cent kilomètres de São Paulo. Je vous ai donné quelques détails sur mon voyage et sur la panne de l'avion à Dakar dans la lettre que je vous ai envoyée à l'escale de Rio de Janeiro. J'espère que vous l'avez reçue mais il paraît que beaucoup de lettres se perdent.

Finalement mon point d'attache jusqu'à mon départ pour Brasília en février va être ici au couvent de São Paulo. L'adresse postale est celle écrite en haut. Il faut donc annuler l'adresse de Rio de Janeiro que j'avais donnée à Paris. Pourriez-vous prévenir le portier du couvent Saint-Jacques à Paris pour qu'il note la nouvelle adresse et me fasse suivre le courrier ici ? Je vais lui écrire, mais c'est plus sûr que vous lui téléphoniez vu l'incertitude du courrier.

L'avantage d'être à São Paulo est que le climat, l'été, est beaucoup plus agréable. La ville est en effet à 800 mètres d'altitude et aujourd'hui en tout cas la température est très agréable, mais le temps est couvert.

J'arrête là cette lettre, l'essentiel étant que vous ayez très vite mon adresse et que vous la communiquiez si on vous la demande. En cas d'urgence le téléphone ici est 62 23 24.

Le décalage horaire est de quatre heures à peu près. Je vous écrirai plus longuement sur mes impressions ici demain. Je vous embrasse.

Henri

* * *

2. Le père Michel Pervis [1918-1996], dominicain de la Province de Lyon, entré dans l'Ordre en 1946, est, depuis 1974, le provincial des dominicains du Brésil auquel Henri avait écrit quand il projetait de partir au Brésil pour lui demander si sa province accepterait de l'accueillir, lettre du 22 mars 1977, Archives Henri Burin des Roziers (Arch. HBR). Michel Pervis est mort au Brésil.

São Paulo, le 17 décembre 1978

CP 7173

01000 São Paulo SP

Brasil

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Je vous écris la fenêtre ouverte, en bras de chemise, avec vue au premier plan sur des arbres feuillus, d'autres en fleurs genre magnolias et, au fond à l'horizon, des gratte-ciel.

Comme fond sonore des oiseaux bruyants, des cigales stridentes et les hurlements de la foule d'un stade de football, que m'apportent par moments les vagues du vent.

C'est bien São Paulo tel que je l'imaginai ; avec hélas en plus la saleté et la poussière car c'est, paraît-il, une des villes les plus polluées du monde.

Le couvent³ est situé en périphérie dans un quartier résidentiel au milieu d'un petit parc de toute beauté avec une végétation de type méridional, palmiers, cactus, bananiers, et des fleurs ravissantes un peu partout. Il y a un vieux père qui entretient toutes ces fleurs et ces plantes avec amour. Il m'a fait visiter son domaine tout à l'heure après le déjeuner ; c'était très sympathique.

Le couvent n'est pas beau mais les chambres sont immenses et calmes, si bien que je dors dix heures chaque nuit avec, en plus, près d'une heure de sieste après le repas. C'est bon signe. Il est vrai que j'avais quelque retard et que le temps tiède et humide porte au sommeil.

Ce couvent a une histoire glorieuse ; c'est là, en novembre 1969, une nuit à trois heures du matin, que la police a envahi le couvent et embarqué plusieurs frères pour les emprisonner, dont Tito de Alencar qui est mort à Lyon, il y a deux ans des suites de ses tortures⁴. La cellule qu'il habitait est à quelques mètres de la mienne et les frères l'ont transformée en chapelle où ils célèbrent l'office le matin et le soir. Cela donne beaucoup de vérité.

La communauté est peu nombreuse, une dizaine de frères pour la plupart âgés ; l'ambiance simple, humaine et excellente. Mais on la sent extrêmement marquée par le choc de la répression que les dominicains de ce couvent ont subie dans les années 1970. Le choc s'ajoutant à la crise générale de l'Église et du clergé, a décimé la province : de 120 dominicains

3. Il s'agit du couvent Santo Albertus Magnus (Saint-Albert-le-Grand, moine dominicain du XIII^e siècle) fondé en 1938 par les dominicains de la Province de Toulouse, rue Caiubi, dans le quartier Perdizes.

4. Tito de Alencar Lima [1945-1974], dominicain brésilien, emprisonné et torturé sous la dictature militaire entre 1969 et 1971 puis exilé en France au couvent de la Tourette, à l'Arbresle près de Lyon à partir de juin 1973. Il s'est suicidé en août 1974 à l'âge de vingt-huit ans.

vers les années 1965, il en reste actuellement 40. Mais il y a des hommes remarquables qui font, dispersés de ça de là, discrètement à la base, un très bon travail, du moins, c'est ce que j'entends et c'est l'impression que j'ai.

Le couvent va donc être mon attache principale jusqu'en février. L'avantage, entre autres, est que le couvent est paraît-il beaucoup moins surveillé que le couvent de Rio de Janeiro, et que les lettres arrivent donc plus vite. Mais tout est relatif dans ce domaine.

Cette semaine, en principe, je dois accompagner le provincial à Rio. Ils viennent de fermer dans cette ville une maison⁵, mais il en reste une autre.

Mon portugais ne va pas progresser bien vite, car tous les frères pratiquement parlent français. Heureusement que j'ai l'*Assimil* de Papa. J'en suis déjà à la troisième leçon !

Hier matin le provincial m'a emmené faire des courses dans le centre de São Paulo. Ce qui m'a le plus frappé, c'est le mélange de races incroyable : Noirs, Blancs, Métis, Jaunes, Indiens... et apparemment pas de racisme !

On sent la pauvreté même dans ces quartiers-là. Je n'ai pas encore vu de bidonvilles ; chaque chose en son temps.

Voici quelques nouvelles. Je vais vous laisser pour faire un tour en ville. Je vous embrasse.

Henri

PS : Dites bien à tous ceux qui demandent de mes nouvelles et à qui je n'ai pas dit au revoir, à quel point j'ai été pris ces dernières semaines.

*
* * *

Rio de Janeiro, le 22 décembre 1978

CP 7173
01000 São Paulo SP
Brasil

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Je profite de quelqu'un qui part pour l'Europe ce soir pour vous écrire ce mot qui sera porté à la poste et qui vous arrivera peut-être avant les lettres (trois je crois) que je vous ai envoyées directement d'ici depuis mon arrivée, il y a juste une semaine.

5. Une maison désigne une communauté régie par un supérieur mais qui ne remplit pas les conditions pour être érigée en couvent.

Me voici à Rio de Janeiro depuis deux jours où j'ai accompagné le provincial qui devait venir quelques jours ici. Nous repartons dimanche matin pour São Paulo.

Rio de Janeiro est vraiment une ville incroyablement belle, d'immenses quartiers sont nichés entre des collines dispersées le long de la côte et de ses courbes. Partout des plages immenses et très belles. En haut des petites vallées entre des collines, des tas de favelas, bidonvilles qu'on peut très bien ne pas remarquer si l'on ne s'est pas arrêté. Les plus grands sont d'ailleurs invisibles, situés à la périphérie. Demain, quelqu'un doit m'emmener dans l'un des plus grands : 135 000 habitants.

C'est vraiment la ville des contrastes inimaginables.

Ici, le couvent est situé à quelques centaines de mètres d'une des plages les plus chics, le bout de la fameuse plage de Copacabana. Le couvent est un petit édifice tout blanc, construit vers 1930, de style un peu colonial, perdu entre d'immenses blocs de quinze-vingt étages qui l'écrasent complètement. Il y a quelques vieux frères très gentils, mais la plupart assez déphasés.

Finalement, je suis bien content d'être à São Paulo où la communauté est beaucoup plus intéressante et où l'Église dans son ensemble est bien plus dynamique, grâce en particulier à la présence du remarquable cardinal Arns, extrêmement actif et courageux⁶. J'ai été lui remettre la montre que lui ont offerte les ouvriers de LIP, avec la belle lettre de Raguénès. Je crois qu'il a été très touché. Il m'a dit qu'il allait leur écrire pour les remercier et je suis sûr qu'il le fera. Les LIP en seront souflés, mais très fiers⁷.

À la différence de São Paulo, le climat à Rio de Janeiro est très chaud et très humide. Mais pour y passer quelques jours en touriste comme moi, c'est très agréable. Imaginez la Côte d'Azur au mois de juin ! C'est cela... Donc bien plus beau et plus impressionnant : Rio de Janeiro, 7 millions d'habitants !

6. Paulo Evaristo Arns [1921-2016], franciscain, évêque (1966) puis archevêque (1970) du diocèse de São Paulo jusqu'en 1988. Créé cardinal par Paul VI en 1973. Il parle parfaitement le français puisqu'il obtint un doctorat de lettres classiques à la Sorbonne à Paris en 1952. Pendant la dictature au Brésil (1964-1985), il s'est engagé dans la défense des droits humains en visitant les prisons et en dénonçant la torture subie par les prisonniers politiques. Il fut un grand promoteur des communautés ecclésiales de base faisant de l'option préférentielle pour les pauvres le fondement de l'organisation pastorale. Il soutint aussi activement les théologiens de la libération. Voir la notice d'Antonio Manzatto, dans Maurice Cheza, Luis Martinez Saavedra et Pierre Sauvage (dir.), *Dictionnaire historique de la théologie de la libération*, Namur/Paris, Lessius, 2017, p. 60-61.

7. Il s'agit de montres produites et vendues par le personnel en lutte de la manufacture LIP de Besançon. Jean Raguénès [1932-2013], dominicain, avait été aumônier avec Henri au Centre Saint-Yves à Paris à la fin des années soixante et avait vécu avec lui en petite équipe à Besançon en 1970-1971. Prêtre-ouvrier dans l'entreprise, il a été un animateur majeur du conflit LIP démarré en 1973. Voir Jean Raguénès, *De Mai 68 à LIP : un dominicain au cœur des luttes*, Paris, Éditions Karthala, 2008.

Dimanche soir, nous serons à São Paulo où nous célébrerons Noël au couvent. J'aurais préféré le faire dans une favela ; ce sera pour une autre année. Bien entendu, je penserai beaucoup à vous et à toute la famille. Je vous embrasse de tout cœur.

Henri

PS : J'ai lu dans les journaux ici, que quasiment toute la France avait été privée d'électricité sept heures de suite. Incroyable. Finalement comme on maîtrise mal le progrès technique et comme on est à la merci d'une catastrophe à tout instant.

Je pense que Maman ne devait pas être très contente !!!

*
* *

São Paulo, Noël, le 25 décembre 1978

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Je m'entraîne à la machine à écrire sur cette machine que vous m'avez offerte comme cadeau de Noël, et je vous écris le jour de Noël pour vous montrer que je ne l'oublie pas.

São Paulo, qui est si bruyante d'habitude, est tout à fait calme ce matin, c'est bien agréable. Les gens ont dû festoyer cette nuit et se coucher tard, comme en France.

Ici, c'était simple et sympathique. Il y a eu la messe de minuit dans la chapelle du couvent qui ressemble un peu à celle du couvent de Lille⁸. Elle a d'ailleurs été construite à peu près à la même époque, vers les années 1950. J'ai été étonné du peu de monde, la chapelle était à moitié vide. Et pourtant le couvent se trouve dans un quartier très peuplé et résidentiel. D'autre part, la chapelle est paroisse. Mais apparemment les Brésiliens, contrairement à ce que je pensais, pratiquent peu. D'autre part, les dominicains du couvent font peu d'efforts pour la paroisse et pour sa vie liturgique qu'ils ne considèrent pas comme une tâche prioritaire.

Après la messe nous avons eu un genre de mini-réveillon avec des gâteaux et des bouteilles données par des amis du couvent et un certain nombre ont été réveillonner dans leur famille ou chez des amis ; certains m'ont d'ailleurs invité à les accompagner, mais je craignais un peu pour mon estomac et j'ai préféré aller me coucher ! J'ai d'ailleurs très bien dormi, ce qui fait que je suis en forme pour travailler mon portugais et pour

8. Couvent de la Province de France où Henri a effectué son année de noviciat en 1958.

apprendre à taper à la machine à écrire. Avouez que, sur ce dernier point, je ne m'en sors pas si mal ! Hélas, pour le portugais, c'est moins brillant...

Cette langue est incontestablement bien plus difficile à apprendre que l'espagnol. Le plus difficile est de la comprendre parlée, car la prononciation de chaque mot repose entièrement sur un accent, le reste du mot se prononçant à peine, ou même pas du tout. Pour quelqu'un qui n'a pas d'oreille comme moi, ça n'est pas la joie ! J'y mettrai le temps... En attendant ma session de février à Brasilia⁹, je m'entraîne avec l'*Assimil* de Papa et les cassettes. Mais on m'a dit de faire attention car la prononciation de ces cassettes est en portugais, et la brésilienne est très différente !

Voici déjà dix jours que je suis arrivé et je n'ai encore reçu aucune nouvelle de France ; mais ça ne m'étonne pas, après tout ce que je sais du courrier brésilien. J'espère que, de votre côté, vous avez déjà reçu plusieurs de mes lettres, notamment celle que je vous ai écrite de Rio de Janeiro et envoyée par quelqu'un qui partait en France le soir même. Pour vous permettre de contrôler la régularité de mon courrier, je vous signale que cette lettre est la quatrième que je vous écris ; je vous en ai envoyé une de l'aéroport de Rio de Janeiro en transit pendant mon voyage de France jusqu'ici, l'une de São Paulo le 16, une de Rio de Janeiro par porteur spécial le 22 et celle-ci.

J'ai donc été passer quatre jours à Rio de Janeiro d'où je suis revenu avec le provincial hier. Comme je vous l'ai écrit, c'est une ville magnifique, et j'ai fait du tourisme pendant quatre jours. Malheureusement le temps n'était pas très beau, bien que très chaud et je n'ai pas pu me baigner. Ce sera pour une autre fois.

À Rio de Janeiro, pour la première fois, j'ai visité un bidonville, ce qu'on appelle ici une favela, le plus grand de l'agglomération, évalué à quelque 130 000 habitants. Extrêmement impressionnant. On estime qu'à Rio de Janeiro un habitant sur quatre vit en bidonville ; or on ne s'en aperçoit pas tellement en visitant la ville car ils sont situés pour la plupart tout à fait à l'extérieur de l'agglomération, à plusieurs dizaines de kilomètres, éloignement qui rend les conditions de vie de toute cette population encore plus inhumaines, les obligeant à passer un temps dans les transports considérable et à dépenser une bonne partie de leur misérable salaire en frais de transport. Les conditions de vie, d'hygiène à l'intérieur de ces favelas, dépassent toute possibilité de description. J'ai visité une toute petite partie de cette favela, accompagné par quelqu'un d'un peu connu, car s'y aventurer seul est, paraît-il, dangereux. Et même avec cette personne il était hors de question d'aller dans la plupart des quartiers de la favela par prudence. J'avais vu en

9. Session d'apprentissage du portugais et de découverte de la culture brésilienne au CENFI (Centre de formation interculturel créé par la CNBB (Conférence nationale des évêques brésiliens) pour former les missionnaires étrangers) qu'il suit pendant quatre mois de février à mai 1979.

France dans les conditions de vie des immigrés des choses aussi dramatiques, mais évidemment sans aucune mesure quantitativement. Je vais essayer ici à São Paulo, de visiter quelques favelas et quartiers pauvres mais le plus difficile est de trouver quelqu'un pour vous y emmener, surtout à partir du moment où on est étranger et où on ne parle pas portugais. Les gens des favelas ont une certaine agressivité pour les touristes et, dans leur situation, on les comprend.

Cela me fait drôle de penser que je vous écris la fenêtre ouverte et en bras de chemise, alors qu'il paraît qu'il fait très froid en France et encore plus au Mesnil où vous devez vous trouver sans doute maintenant¹⁰.

Pourriez-vous demander à Arnaud¹¹ si tout est bien en ordre pour mes nombreux comptes bancaires dont il a la gestion ? J'aimerais qu'il me tienne au courant des opérations qui se feront sur mon CCP pendant quelque temps pour que je puisse vérifier si mon Administration me règle bien ce qu'elle devait encore me payer¹².

Voilà quelques nouvelles que vous aurez plaisir à lire pour une fois sans trop de difficultés ! Avouez que je ne m'en sors pas si mal !

Je vous embrasse de tout cœur.

Henri

*
* * *

São Paulo, le 6 janvier 1979

CP 7173
01000 São Paulo SP
Brasil

Mon cher Papa, ma chère Maman,

Je viens de recevoir les lettres d'un peu tout le monde, de vous, de Michel¹³, du couvent¹⁴. Le courrier a l'air de fonctionner à peu près correc-

10. Le Mesnil, dont il est question dans de nombreuses lettres, est un petit château de famille situé en Auvergne, à la Tour d'Auvergne, où les parents d'Henri passent plusieurs semaines par an, été comme hiver. Il a été construit au début du XIX^e siècle, mais la famille Burin des Rozières est implantée dans la région depuis plus longtemps.

11. Arnaud Burin des Rozières [1934-2011], un de ses frères cadets.

12. Henri a été employé comme agent enquêteur à la Délégation départementale des affaires sanitaires et sociales de Haute-Savoie à Annecy entre 1971 et 1978. Il s'était beaucoup occupé de la résorption de l'habitat insalubre qui concernait particulièrement les travailleurs immigrés.

13. Michel Burin des Rozières [1929-2014], l'aîné de la fratrie.

14. Le couvent Saint-Jacques dans le XIII^e arrondissement de Paris auquel Henri est assigné depuis la fin de ses études au Saulchoir, en 1965.

tement ; la lettre du couvent a été postée à Paris le 1^{er} janvier et m'est arrivée le 5 ; il n'y a rien à dire ! Et les lettres pour Paris m'ont l'air de mettre le même temps : cinq jours.

J'ai été absent de São Paulo huit jours, ayant commencé mes premières tournées de prise de contact dans le Brésil. J'ai donc été passer quelques jours à Goiás, dans le Centre-Ouest, dans un diocèse où se trouve un évêque dominicain remarquable qui fait un excellent travail¹⁵. Il est d'ailleurs question que j'aie travailler dans son diocèse. C'est un évêque dont on parle beaucoup au Brésil, qui prend des positions extrêmement courageuses en fonction des pauvres, innombrables petits paysans sans terre ou expropriés et Indiens. Il est détesté par le gouvernement et est très surveillé. Il fait partie de cette minorité de l'épiscopat brésilien qui a pris des positions sans ambiguïté en faveur des pauvres et qui dénonce constamment et avec vigueur l'exploitation dont ils sont victimes et tous les faits de répression... qui sont nombreux.

J'ai eu beaucoup de chance, car je suis arrivé par hasard au moment de journées particulièrement intéressantes. Je suis d'abord arrivé à la ville de Goiânia, la capitale actuelle de l'État de Goiás, ville de 700 000 habitants qui n'existait pas il y a quarante ans et qui, vu son développement et son importance actuelle, est devenue la capitale à la place de Goiás, la vieille ville historique. Le soir de mon arrivée, l'évêque dominicain de Goiás allait présider la cérémonie officielle des diplômes à l'Université fédérale (de l'État donc) de Goiânia. La tradition veut qu'à la fin de l'année universitaire (ici l'année universitaire vient de finir, les vacances commencent), les étudiants élisent une personnalité pour présider la cérémonie de remise des diplômes et faire un discours. Ils avaient déjà élu plusieurs fois Dom Tomás, l'évêque en question, mais le recteur de l'Université, sous la pression du gouvernement, avait annulé l'élection sous différents prétextes et avait fait élire quelqu'un d'autre. Mais, cette fois, l'évêque a été élu quasiment à l'unanimité par les étudiants et le recteur n'a pu l'empêcher. J'ai assisté à la cérémonie, c'était fantastique ! Elle avait lieu dans un stade archibondé, de quelque 10 000 à 15 000 personnes, étudiants avec leurs robes comme dans les collèges anglais¹⁶, professeurs, personnalités, et toutes les familles et amis

15. Tomás Balduino [1922-2014], dominicain brésilien qui a fait ses études de théologie à Saint-Maximin dans la Province de Toulouse, évêque du diocèse du Goiás de 1967 à 1998. Il fut un des fondateurs et premier président de la Commission pastorale de la terre (CPT), chargée de la défense des petits paysans contre les grands propriétaires terriens. Il fut aussi président du Conseil indigéniste missionnaire (CIMI) chargé plus spécifiquement de la défense des peuples indigènes. Voir la notice d'Ivo Poletto dans Maurice Cheza, Luis Martinez Saavedra et Pierre Sauvage (dir.), *Dictionnaire historique de la théologie de la libération*, Namur/Paris, Lessius, 2017, p. 74-75.

16. Henri a vécu en Angleterre et rédigé un doctorat de Droit comparé à Cambridge en 1957-1958.

des étudiants. Pour diminuer l'impact du discours de l'évêque, le recteur a fait parler avant un pasteur favorable au gouvernement et un prêtre également favorable au gouvernement, qui ont fait des discours éthérés, pieux, longs et insipides tout à fait adaptés pour lasser le public. Malgré cela quand l'évêque a pris à son tour la parole, il a repris entièrement en main le public et fait un discours admirable de précision, de fermeté et d'envergure. Une religieuse qui était à côté de moi me le traduisait et d'ailleurs l'ambiance et les applaudissements étaient par eux-mêmes suffisamment éloquents. Il a décrit longuement la situation économique et de misère des petits paysans, l'exploitation dont ils sont victimes, dénoncé la politique économique du gouvernement qui sacrifie délibérément la masse des petits paysans aux intérêts des grands propriétaires et des multinationales, appelé les étudiants à venir travailler avec le peuple des pauvres, comme le font déjà des enseignants, des médecins, des anthropologues, des sociologues etc., mais il n'y a pas une ligne dans les journaux sur le discours de l'évêque !

Le lendemain il m'a emmené en voiture dans ce diocèse de Goiás, situé à 150 kilomètres plus au Nord, et nous avons parlé pendant tout le trajet. À Goiás, le 31 et le 1^{er} janvier pour fêter les dix ans de son travail d'évêque à Goiás. Ce fut fantastique ! Toute l'après-midi du 31, des groupes de gens extrêmement pauvres arrivèrent de toutes les régions du diocèse, souvent de 100 à 200 kilomètres, en chantant des chants extrêmement beaux, dont le texte et la musique avaient été la plupart du temps composés par eux, en jouant des instruments de musique très pauvres mais très beaux, du genre de ceux qu'on voit souvent dans le métro, dans les couloirs de Montparnasse-Bienvenue. Il est arrivé ainsi à peu près mille personnes. Le soir, à dix heures, on s'est rendu à la cathédrale et la cérémonie a duré... trois heures ! Mais on ne voyait pas passer le temps. Les différents groupes, tous de paysans très pauvres, chantaient leurs chants très beaux, jouaient leur musique, prenaient la parole pour dire ce qu'ils avaient à dire, et les prêtres sont intervenus relativement peu. Ceux qui sont intervenus ont d'ailleurs dit des choses parfois remarquables, comme Dom Pedro Casaldàliga dont j'ai donné un livre à maman avant de partir : *Je crois en la justice*¹⁷.

Ce qu'il y a de tout à fait extraordinaire est qu'il s'agit vraiment là de l'Église des pauvres, pour une fois pas en paroles mais en réalité, et que tous ces gens n'apparaissent pas là comme passifs, résignés et superstitieux,

17. *Je crois en la justice* a été publié en 1978 aux Éditions du Cerf. Pedro Casaldàliga [1928], missionnaire clarétain (CMF) d'origine catalane, envoyé au Brésil en 1968, évêque de São Félix (Mato Grosso) de 1971 à 2005, poète. Il défendit les peuples indigènes, les leaders syndicaux et des communautés contre les grands propriétaires terriens et fut menacé d'expulsion à plusieurs reprises pendant la dictature militaire. Voir la notice de Fernando Altemeyer, dans Maurice Cheza, Luis Martinez Saavedra et Pierre Sauvage (dir.), *Dictionnaire historique de la théologie de la libération*, Namur/Paris, Lessius, 2017, p. 129-131.

mais comprenaient leur vie par rapport à l'Évangile et la vivaient de façon très lucide et courageuse, n'hésitant pas à dénoncer de façon très claire et courageuse les injustices dont ils sont victimes, mais sans haine.

Le mardi j'ai été passer vingt-quatre heures dans une communauté paroissiale de l'intérieur, à 150 kilomètres, avec un jeune brésilien qui fait fonction d'animateur de la communauté au sens large du terme, mais qui est un laïc. Il y en a en effet beaucoup qui font ce travail. Il m'a emmené visiter plusieurs membres de la communauté, des gens d'une pauvreté extrême, vivant dans des maisons de terre battue, avec des toits de feuilles ; mais des gens d'une qualité, d'une humanité et d'une dignité stupéfiantes, en tout cas ceux que j'ai vus. Tous ceux qui sont liés à l'Église sont vus d'un très mauvais œil par les autorités locales et soumis à toutes sortes de pressions et de menaces ; c'est impressionnant. On voit là de façon éclatante combien l'Évangile quand il est présenté dans toute sa clarté, et vécu avec lucidité et exigence, devient quelque chose d'extrêmement inquiétant pour ceux qui veulent maintenir tout un peuple dans une situation d'ignorance, de peur et de résignation. Et comment la religion quand elle est enseignée et vécue sous une forme spiritualiste et superstitieuse, peut être le meilleur allié de ceux qui veulent maintenir les victimes d'un système dans l'ignorance et la résignation. Hélas malheureusement, les diocèses comme celui de Goiás ne sont pas tellement nombreux !

J'ai rencontré à Goiás plusieurs Français qui travaillent d'une façon ou d'une autre dans le diocèse ; très sympathiques.

Je pense que je vais partir d'ici quelques jours dans le Nordeste, à João Pessoa où il y a aussi un évêque remarquable que l'on appelle Dom Pelé¹⁸, car il est noir, dans le diocèse duquel il se fait aussi un très beau travail avec la population pauvre ; on me conseille en effet de voir avant mon stage à Brasília quelques lieux significatifs comme ceux-ci. Les distances sont énormes, 1 300 kilomètres pour aller d'ici à Goiás, 3 000 pour João Pessoa, mais les services de cars sont très bien faits, confortables et pas chers. J'ai l'avantage de dormir facilement et un peu partout ; alors pour l'instant en tout cas, cela ne me fatigue pas. Profitons-en !

Ne vous inquiétez donc pas si vous n'avez pas de nouvelles pendant quelque temps. Je préfère d'ailleurs ne pas trop vous écrire d'endroits comme Goiás, alors que d'ici cela ne semble pas poser beaucoup de problèmes, en tout cas vers la France.

18. Dom Jose Maria Pires [1919], évêque afro-brésilien d'Araçuaí (1957) et de Paraíba (1965), a assisté au concile Vatican II (1962-1965). Défenseur des droits humains dans son diocèse, il soutint la mise sur pied du CIMI et de la CPT. Son surnom, Dom Pelé, est dû à sa ressemblance avec le footballeur. Voir la notice de Fernando Altemeyer dans Maurice Cheza, Luis Martinez Saavedra et Pierre Sauvage (dir.), *Dictionnaire historique de la théologie de la libération*, Namur/Paris, Lessius, 2017, p. 383-385.

Je ne sais pas si vous avez pu aller au Mesnil ; ici, on dit qu'il y a une zone de froid terrible en Europe, avec beaucoup de neige ; les stations de sports d'hiver de Haute-Savoie doivent être contentes ! J'espère que mes neveux et nièces profitent de celles du Mesnil !

Voudriez-vous remercier Michel de sa lettre ; je n'ai évidemment pas le temps d'écrire à tout le monde des lettres aussi longues et dactylographiées ! Mais je crois plus intéressant d'écrire de temps en temps une lettre un peu plus longue à quelqu'un de la famille qui pourra tenir les autres au courant.

Je vous embrasse de tout cœur.

Henri

PS : Le problème de la pauvreté des paysans s'explique comme ceci : beaucoup de petits paysans n'ont pas de titre de propriété, du fait que, dans le temps, ils ont occupé des terres inexploitées et qui n'avaient pas de propriétaire ; alors des personnes riches, de grands propriétaires, des multinationales, achètent ces terres en indemnisant de façon ridicule les occupants qui ne savent pas se défendre, et ceux-ci, de gré ou de force, sont obligés de partir. Les nouveaux gros propriétaires, la plupart du temps, ne cultivent pas ces terres mais font de l'élevage extensif, c'est-à-dire que sur les milliers d'hectares en friche, ils élèvent des troupeaux de bovins que quelques vachers à cheval suffisent à garder. Et quand ils cultivent les terres, ils le font avec des moyens très mécanisés et très peu de personnes. Si bien que l'on a ce scandale : des millions de gens sans travail et sans terre, et des dizaines de kilomètres de taillis le long des routes en friche, où de temps en temps on aperçoit quelques vaches !

La politique officielle est, en effet, de favoriser l'exportation et donc les gros propriétaires disposant de gros moyens d'investissement pouvant rentabiliser au maximum l'agriculture. Mais la rentabiliser pour le profit de qui ?

*
* * *